

Peut-on vivre sans engagement ?

La généralité d'une telle question nous indique une « conception « large » de l'engagement qui ne se limite pas au seul engagement politique (mais qui l'inclut).

Qu'entend-t-on au juste par « engagement » ?

Vocabulaire de Philosophie Lalande : « Une pensée « engagée » ...est celle qui reconnaît l'obligation d'être fidèle à un projet – le plus souvent collectif – dont elle a précédemment adopté le principe. ». Cela suppose 1) l'adhésion à un projet, 2) une conduite en rapport avec lui (ce qui signifie en fait la fidélité /ce projet). Cette définition correspond à l'acception usuelle de cette notion. Mais il y a un autre sens de celle-ci : dire d'une pensée ou d'une action qu'elles sont engagées, « c'est aussi reconnaître qu'elle naît dans une situation donnée, qui en déterminent certaines conditions ». Cela signifie simplement que l'individu est enraciné dans un milieu, un contexte de vie particulier, que la place d'où il parle n'est pas indifférente, ce qui empêche sa réflexion de pouvoir se développer hors de toutes présuppositions ; autrement dit, nous sommes comme « engagés » malgré nous. Nous pouvons rapprocher cette idée du *concept de « situation »* chez Sartre, inséparable d'ailleurs de sa théorie de l'engagement : le sujet est nécessairement tout entier « en situation », à la fois un « en-soi » déterminé comme et par les autres réalités de son environnement, et en même temps un « pour-soi », capacité de « néantisation » en vue d'une « fin librement posée », composé de contraintes et de liberté. De ce point de vue de la première théorie de l'engagement de Sartre (le Sartre des derniers engagements, comme celui de « La Cause du Peuple », est différent...), l'homme est engagé quoiqu'il en dise, « embarqué » comme dirait Pascal.

Mais alors, comment pourrait-on n'être pas engagé ?

En ce dernier sens, la réponse à la question est sans doute négative : la vie elle-même n'est-elle pas une forme d'engagement ? Chaque être vivant s'efforce, comme le dit Spinoza, de « persévérer dans son être » : son essence est de Désir ; et ce désir est « puissance d'agir ». Notre nature se caractérise en effet essentiellement par « notre capacité à être affecté » extérieurement ou intérieurement, et ses affects sont les causes de nos actions. Toutes les tentatives d'ascétisme qui préconisent le retrait, le détachement, ou encore l'extinction des passions seraient à ce titre illusoire. Nous rencontrons là la critique nietzschéenne du nihilisme, adressé en particulier au platonisme et à la pensée chrétienne, qui dénonce les « forces de non vie » (qui font aussi partie de la vie, mais en tant que forces réactives tournées contre elles-mêmes). C'est en réançant la pensée dans le corps comme lieu de la multiplicité sensible originaire dont elle se serait illusoirement arrachée, que cette dernière retrouve sa vraie place, véritablement « incarnée », pour le meilleur comme pour le pire.

Cependant la question de l'engagement ne peut se limiter à ce destin commun à chacun. Revenons à notre première définition pour l'approfondir, et demandons-nous cette fois, non seulement si nous *pouvons* vivre sans engagement, mais aussi si nous le *devons*...

L'engagement a deux sens complémentaires (Dictionnaire de philosophie – Encyclopédie Universalis) : le premier fait référence à un style de vie, nous le nommerons l'engagement comme conduite. Le second est lié à un acte précis induit par une décision ; nous l'appellerons l'engagement comme acte.

L'engagement comme conduite :

Celui-ci désigne un mode d'existence dans et par lequel l'individu est impliqué activement dans le cours du monde et s'éprouve comme responsable de ce qui arrive. Il s'oppose au retrait, à l'indifférence, à la non participation. Il a trois caractéristiques :

- **L'implication** : celui qui s'engage inscrit de façon active son être dans la situation. Cela signifie en particulier que j'accepte de lier mon sort au sort d'autres individus. C'est le contraire de la passivité.
- **La responsabilité** : se considérer comme responsable de ce qui se passe, et pouvoir répondre de telle initiative, de telle action. Etre prêt à subir les conséquences de ses actes. La difficulté ici est que « l'état des choses » est en grande partie indépendant de la volonté de l'acteur (quant au passé et quant à l'avenir). Un réseau complexe d'actions et d'interactions le dépasse. Cependant, c'est au principe même de l'engagement d'assumer l'héritage comme le devenir de l'action.
- **Le rapport à l'avenir** : le sens de l'engagement est précisément de penser qu'aucune situation n'est figée, entièrement vouée aux fatalités, mais au contraire toujours tendue vers des possibilités diverses. La conduite d'engagement est donc anticipatrice : elle annonce une figure à venir, imprime la marque d'une volonté sur les événements.

L'engagement comme acte

Dans cette acception, l'engagement implique une décision qui concerne l'être même de celui qui décide. Se décider, c'est se lier soi-même. On se met en jeu, partiellement ou totalement. Sans entrer dans le détail des différentes modalités d'engagement en ce sens, nous pouvons citer l'engagement dans une organisation (l'armée par exemple), l'engagement dans un parti politique (engagement très global, surtout si la dimension idéologique est très prégnante), l'engagement dans un syndicat ou une association, mais aussi l'engagement dans une profession (surtout quand celle-ci implique une forte mise en jeu personnelle), sur une valeur (la Justice par exemple), mais aussi à l'égard d'une personne (engagement intersubjectif qui équivaut à une promesse et donc à une fidélité), engagement concernant le choix d'un état de vie ... etc

L'engagement comme figure fondamentale de l'être de l'homme ?

Ce qui précède ne nous conduit-il pas à penser qu'on retrouve dans l'engagement les aspects les plus fondamentaux de l'être de l'homme, à travers notamment le rapport à l'avenir et ce que l'on pourrait appeler « l'unité existentielle » du moi ?

L'engagement s'inscrit en effet dans une temporalité qui est celle du projet, qui cherche à lier dans une même cohérence subjective le passé, le présent et l'avenir (qui sont les trois temps du présent selon Saint Augustin, puisque le passé n'est plus et l'avenir pas encore...). Dans cette perspective, l'avenir n'est pas pure indétermination dans laquelle on s'avancerait comme dans une terre inconnue. Il demeure certes en partie imprévisible, énigmatique, mais « il est pourtant entre nos mains », nous pouvons tracer un chemin dans le possible grâce à des stratégies d'action à partir d'objectifs fixés, qui nous permettent de nous mettre en état d'influer sur le cours des choses.

Cette capacité du présent vivant (dans le projet) à ramasser en lui le passé et le futur permet de rassembler tous les moments dans une unité qui soude l'être avec lui-même, c'est ce que nous avons appelé « **l'unité existentielle du moi** ». On peut à ce sujet distinguer deux « modalités existentielles » extrêmes : la dispersion et l'unification (il y a en réalité entre les deux tout le « continuum » des états intermédiaires). **La dispersion** : comportement de passivité ; abandon aux circonstances... on se vit dans ce cas « sur un mode qui serait proche de celui des choses » (Jean Ladrière). Nous pourrions utiliser à ce sujet l'image du « bouchon sur la vague » (mais nous verrons que cette image peut aussi avoir des connotations positives)

L'unification : comportement actif, responsable, qui imprime sa marque sur les événements, et ce faisant se façonne lui-même. L'acte de la décision fait l'unité du moi et l'arrache à sa dispersion. Plus un engagement est global et s'apparente à un « projet de vie », plus, en donnant un sens à sa vie, il aurait cette vertu « unificatrice ».

Pourtant, il y a d'autres figures de la « conduite » ...

En contre-point à ce qui peut apparaître comme une description universelle du « propre » de l'homme, nous évoquerons d'autres orientations, radicalement différentes :

Le « non-agir » de la pensée chinoise : François Jullien s'est employé, en travaillant sur « l'écart » entre ces deux formes de pensée (l'occidentale et la chinoise), à montrer que le prétendu universel de l'une reposait en réalité sur des présupposés qui constituait une sorte d'impensé culturel. Nous pouvons l'illustrer à partir de cette notion d'engagement. L'image du « bouchon sur la vague » est assez proche de celle qu'utilise F. Jullien dans « Nourrir sa vie » : je crois qu'il évoque celle d'un bateau qui flotte au gré de l'eau pour définir une efficacité en phase avec le véritable cours des choses. L'image du « poisson dans l'eau » est également significative à ce sujet. Ces deux images montrent à quel point la nature de l'engagement est ici très éloigné du modèle occidental. Celui-ci par d'une modélisation préalable (projet) pour déboucher sur une application (stratégie d'action) ; ou encore définit des « fins », et en déduit des « moyens » pour les accomplir. L'hypothèse de F. Jullien est que ce modèle, s'il est (et a été) très fécond dans le domaine de la « poïèsis » (Aristote), c'est-à-dire de la production, l'est peut-être moins dans le domaine de la « praxis », c'est-à-dire celui de la stratégie ou de la conduite humaine. Pour la pensée chinoise la référence à **une finalité à priori** laisse place à l'idée de « **propension** » : je ne me fixe pas un but (qui pourrait être un entrave à l'évolution de la situation), mais j'exploite une disposition inhérente à cette situation (ou je travaille à la réduire si elle m'est au départ défavorable). Cela consiste à créer des conditions en ma faveur. Faire croître les conditions favorables, et décroître les conditions défavorables... Pas de grand dessein à priori, mais une utilisation discrète du « **potentiel de situation** » pour la faire évoluer et la transformer insensiblement (mais finalement très efficacement...) dans le sens souhaité. « *La grande stratégie est sans coup d'éclat, la grande victoire ne se voit pas...* ». Une autre image est souvent utilisée par les lettrés chinois : celle des plantes et de leur développement. Pour faire pousser les plantes, il faut ni tirer sur la pousse, ni les regarder pousser. Il faut laisser faire **le processus**, sans pour autant le délaisser ... se garder de l'impatience comme de l'inertie. Ni volontarisme, ni passivité. **Seconder la poussée, la propension, c'est-à-dire venir en second –modestement, sans gloire, et même sans attirer l'attention – pour porter cette propension à son déploiement.** Laozi : « *aider ce qui vient tout seul* », et encore cette autre formule, tout autant paradoxale : « *Ne rien faire. Mais que rien ne soit pas fait.* ». Ces formules disent à la fois le non forçage et le non délaisement. En Europe, l'engagement ne peut être pensé que du côté de l'action, de la volonté et même du volontarisme, voire de l'héroïsme et de l'épopée. Du côté chinois, le « **non-agir** », qui est tout sauf du désengagement ou du renoncement, ou même du détachement (le trop fameux détachement oriental...), va privilégier **la transformation** qui, à la différence de l'action, est globale, progressive et continue, et ne se voit pas (à l'image de la plante qui pousse). Le procès de la réalité, de ce point de vue, n'est qu'une suite de transformations...

Une figure antagoniste de l'engagement : la « disponibilité » selon André Gide

Nous avons vu à quel point l'engagement était solidaire d'un acte par lequel j'engageais mon être même à une fidélité aussi bien au projet qu'à moi-même. C'est contre cette idée que Gide va se mobiliser. Voilà un extrait de C.L Estève résumant A. Gide : « Sois disponible de toute

ta ferveur à toutes les choses ... Sois disponible : refuse ton cœur à la fixité, ne t'attache à rien, ni à personne, ni à toi-même. Sois infidèle et toujours amoureux. Désencombre-toi du passé. Que tes passions soient excessives, mais exclusives, jamais. ». La liberté revendiquée ici ne peut que refuser un engagement vécu comme emprisonnement. Nous pouvons rapprocher ce point de vue du précédent dans le sens suivant : rester disponible, c'est rester ouvert à l'imprévu, à ce qui arrive, à l'occasion ou l'opportunité...

S'engager, mais à quelle échelle ? le problème de l'engagement sur un projet collectif et de « long cours »

Il suffit de regarder un instant *le devenir des grand engagements sociétaux*, sociaux et politiques, ceux qui ont marqué par exemple toute l'histoire du mouvement ouvrier en France au XIXème et XXème siècle, pour constater que ceux-ci font désormais problème, et que nous vivons de plus en plus sans eux ... (pour répondre à la question initialement posée). Ou bien ceux-ci sont très souvent ponctuels et/ou formels, déclenchés à l'occasion d'un événement particulier (cf. la campagne électorale de Ségolène Royal pendant laquelle le PS a considérablement augmenté le nombre de ces adhérents, qui se sont avérés rapidement comme très virtuels...). Et lorsqu'il y a engagement, le militantisme effectif est peu répandu. Face à cette « crise » de l'engagement politique dans nos sociétés contemporaines, trois observations :

La fin des « grands récits » : un engagement sur un projet collectif de changement sociétal profond implique *une subordination de l'engagement individuel à une échelle historique* ; je dois inscrire mon action dans un ensemble spatial et historique qui excède l'échelle de ma vie propre, ou qui en tout cas m'engage sur le long cours sans assurance de voir le fruit de cette action. Cela suppose la croyance en un autre monde, quel qu'en soit sa nature (laïque ou religieuse), et dans le sens d'une Histoire qui réalise en quelque sorte l'accomplissement de l'humanité elle-même. Nous savons bien aujourd'hui à quel point la croyance en ces « grands récits » (Lyeutard) s'est lézardée... Tirant le bilan d'un certain nombre d'expériences souvent désastreuses où le rêve est devenu cauchemar (prenons seulement l'exemple de la Révolution Chinoise ou du Cambodge !), et où des militants pourtant sincères ont activement et aveuglément cautionné des monstruosité, engagés inconditionnels qu'ils étaient, l'engagement révolutionnaire et au long cours apparaît désormais suspect pour un grand nombre de « citoyens ». Le monde « désenchanté » qui s'offre à nous désormais est un monde complexe et incertain, rétif à tout manichéisme. Les changements espérés aujourd'hui parviennent difficilement à s'inscrire dans des alternatives véritables, et sont donc moins propices aux engagements traditionnels qui liaient des vies entières au nom d'un idéal. Les « bricolages » proposés (sans aucune connotation péjorative en ce qui me concerne), le pragmatisme politique de plus en plus sollicité, la dimension de plus en plus technique des dossiers importants, les marges de manœuvre de la politique de plus en plus étroites, ne prédisposent pas à ce type d'engagement. Ceux qui prévalent aujourd'hui semblent davantage en prise avec les problèmes concrets et précis de la société civile (choix du « local » par rapport au « global » : environnement, Resto du Cœur, école, humanitaire ...etc. où le moyen terme et le résultat sont privilégiés)

La « société des individus » :

Cette forme d'engagement précédente doit également être mise en relation avec la mutation de notre société en « société des individus », expression maintes fois utilisée par Marcel Gauchet. C'est-à-dire ? Selon lui, le développement de la démocratie la conduit à privilégier de plus en plus ce qui est, somme toute, un de ses principes fondateurs, la promotion d'un individu indépendant qui finit pas se vivre –ruse suprême car il n'est ultimement qu'une

production de cette société – comme une entité séparée et indépendante de celle-ci. C'est ce que l'on qualifie d'individualisme ou d'individualisation, que l'on met en rapport avec l'importance accordée à la sphère privée au dépend de la sphère publique. Il est un fait que, corrélativement au déclin des normes et structures collectives, les valeurs de l'individu sont devenues centrales dans notre société, pour le meilleur et pour le pire selon les circonstances mais aussi les analyses développées (tout le monde n'est pas d'accord sur le sujet...). ***Quoiqu'il en soit, si la sphère publique se désenchantée, la sphère privée tend à se sacraliser !*** (cf. Luc Ferry, in « La sagesse des modernes »). Ce qui va « compter » désormais, ce n'est plus ce type d'engagement quelque peu sacrificiel à une cause collective transcendante, à travers lequel j'accepte d'être un grain de sable parmi les autres grains de sable, un de plus dans la multitude qui seule peut donner sens et efficacité à mon action, et à une échelle de temps qui me dépasse. Ce qui va importer au contraire, ***c'est l'engagement personnel entièrement voué au présent*** : engagement interpersonnel, de choix de vie, mais aussi dans des activités où je vais pouvoir mettre à l'épreuve ***mon pouvoir personnel sur mon environnement***, sur le plan professionnel, sportif, mais aussi artistique ... Autrement dit, je met en jeu ma capacité à faire « œuvre », et ce faisant j'actualise ***mon potentiel de développement personnel***, de « réalisation de soi ». Il n'est sans doute pas fortuit de ce point de vue d'observer le développement et l'activité des associations dans notre société. ***Les lieux d'investissements vont désormais être pluriels et individualisés.*** Pour terminer sur ce point, le phénomène Mai 68 est à ce titre exemplaire car il réunit de manière singulière (et sans doute unique) ces deux formes d'engagement, marquant ainsi le passage sans doute historiquement irréversible d'une forme à l'autre : Mai 68 est à la fois : un mouvement de masse messianique qui se revendique des idéologies marxiste-révolutionnaires du début du XXème siècle. Mais aussi : comme le dit Edgar Morin, « le changement n'est pas seulement pensé idéologiquement, mais vécu existentiellement » (« La Brèche »). Mai 68 met en scène ***une intensification extrême du présent***, et une profonde rupture existentielle par rapport à la banalité du quotidien. Comme le dit M. Maffesoli, c'est l'avènement d'un nouveau cycle, celui de la post-modernité, marqué avant tout par l'imagination et le sens du présent. J'ajouterai qu'il s'agit aussi ***d'une entrée en scène fracassante des droits de l'individu à la parole, à l'expression de soi*** : il s'agit de vivre ici et maintenant différemment. Mai 68 pourrait ainsi être considéré comme un de ces rares événements historiques privilégiés qui permettent d'entrevoir en accéléré le passage d'une forme ancienne à une forme nouvelle de manière d'être. Mais il est vrai qu'à défaut d'engagement massif au service d'une cause collective transcendante, les nouvelles formes d'engagement « surfent » sur la défiance généralisée du politique et de quelque forme d'organisation représentative, comme par exemple les syndicats, ce qui ne peut qu'affaiblir le vivre-ensemble : nous avons de plus en plus de mal à « faire société ».

Les intellectuels et l'engagement politique

Ne sommes-nous pas en droit d'attendre des intellectuels qu'ils nous aident à penser le monde (pour Marcel Gauchet, cette tâche est malheureusement quelque peu négligée aujourd'hui, au profit de vertueuses indignations morales qui ne font pas progresser notre compréhension) ? Comme Sartre le montre fort bien pour les écrivains et les philosophes, la pensée est nécessairement et doit être engagée, au sens où elle est de son temps et parle de son temps. Quand Sylviane Agacinski écrit son livre « Engagements » (le « s » n'est pas ici indifférent...), elle nous explique dans son avant-propos que c'est la « femme-philosophe » qui découvre dans la philosophie, mais aussi dans la mentalité commune, dans la langue, dans la société, la partialité masculine. Et qui la pousse à s'engager dans un travail critique et dans un choix politique (au sens fort du terme). Mais elle nous dit aussi, et ça n'est nullement contradictoire, au contraire, que l'écrivain ou le philosophe « doit être libéré (du moins

temporairement) de toute obligations militantes..., c'est à dire dégagé de toute solidarité obligée avec qui que ce soit. Il faut sans doute tendre vers cet idéal de détachement : la recherche de la vérité est à ce prix. ». A l'opposé du « second Sartre » (telle est du moins la thèse de BHL : Sartre fut en effet un des derniers « compagnon de route » du stalinisme, engagé ensuite à « La Cause du Peuple » maoïste où ses prises de position en faveur du terrorisme et de la « violence révolutionnaire » ne suffiront heureusement pas à faire oublier le premier Sartre de « l'Être et le Néant »), nous retrouvons chez un philosophe comme Jacques Bouvresse une réticence équivalente par rapport à un engagement militant qui risquerait de contrarier sa tâche d'intellectuel, même si une forme de pudeur le conduit à en faire une « contingence » personnelle : il affirme son « goût de la précision et des « petits pas », une méfiance très accentuée à l'égard des solutions extrêmes ou de ce que Musil appelle « les grandes envolées de l'esprit nouveau ». Evidemment cela s'accompagne d'une certaine tendance à essayer de comprendre en même temps trop de choses, ce qui peut aisément devenir paralysant quand il s'agit de prendre une décision ou d'arrêter une position, car cela entraîne une difficulté à s'engager... Pour s'engager en effet, il ne faut pas seulement prendre des risques (je crois être capable d'en prendre), mais il faut être prêt à ignorer ou à négliger une quantité de choses. Il faut éliminer et simplifier, ce à quoi j'ai toujours eu du mal à consentir. C'est la raison pour laquelle je n'aurais sans doute jamais pu être un bon militant politique. Cela implique une forme d'unilatéralité dans la conviction, qui me répugne intrinsèquement. ». Nous voyons bien, en lisant cet « aveu », qu'au delà du trait psychologique décrit, c'est la question du rapport souvent conflictuel entre l'intellectuel et le militant qui est ainsi posé. Comme le dit encore A. Comte-Sponville (« La sagesse des modernes »), il n'y a pas de philosophe-roi et la vérité n'est ni de droite ni de gauche. Le philosophe doit non pas « choisir son camp » (il le fait accessoirement comme tout individu soucieux de la marche de la démocratie), mais prendre part au débat public en tant que philosophe citoyen, et ainsi aider à mieux réfléchir et mieux comprendre le monde dans lequel nous vivons. Nous pourrions ajouter que sa liberté d'esprit, sa probité intellectuelle, sont à ce prix.

Daniel Mercier, le 02/11/08